

Article du 21 avril 2011

Francisco Ruiz Miguel, le forçat de l'arène

Lundi, ça fera quarante ans. Le dimanche 25 avril 1971, un torero débutant recevait la dernière queue coupée à Séville. Depuis, nada. Le torero : Ruiz Miguel, 21 ans, matador depuis deux ans. Le toro : un Miura, Gallero. Noir avec des taches blanches sous le ventre. 521 kilos. Ruiz Miguel torero de San Fernando près de Cadix, garçon vacher chez le fameux matador Rafael Ortega puis maçon, n'aurait jamais du être là. Mais Pepe Limeño, spécialiste des Miuras, malade, déclare forfait la veille et le samedi 24, Paco Ortega frère de Rafael et apoderado du jeune Ruiz Miguel le prévient au téléphone avec le gratifiant et corporatiste pluriel de majesté dont raffolent les gens du toro.

Dialogue :

- Nous tuons demain la corrida de Miura
- Quoi, celle de Miura ?
- Oui, et alors ?
- Heu, non, rien, je demandai, juste comme ça. No pasa nada.

Le nada tombe bien. En tauromachie son antonyme est justement Miura, le mot et la chose. C'est-à-dire, le beaucoup. La sauvagerie incontrôlable des Miura, Ruiz Miguel ne se l'est jamais coltiné. Pas même sous la forme d'une vache en tienta. Et ce 25 avril, il a seulement 7 courses dans les pattes comme matador. Rafael Ortega, dernier torero à avoir coupé une queue à un toro de cet élevage, le Miura Tormento en 1956 toujours à Séville, lui a la veille, conseillé d'oublier tout. Ruiz Miguel : « il m'a dit de ne pas être obsédé par le nom, d'oublier que c'était des Miura, de toréer lentement et a ajouté que mes deux toros devaient partir à l'équarrissage sans m'avoir aperçu. ». Chance : Gallero, bravo sous 2 piques, n'est pas scélérat. Il se laisse faire à la cape. Il est noble à la muleta où il attaque sans à-coups. Ruiz Miguel : « C'était un grand toro, complet, magnifique ». Compte rendu du critique don Fabricio « Ruiz miguel a toréé à la cape avec arrogance et temple et a livré à la muleta une faena substantielle, vigoureuse, et vibrante, au centre de la piste. » Il l'avait entreprise par des passes aidées par le haut et une passe de poitrine le tout « sans changer de position », « le corps bien droit » ». « Il a exprimé avec décision, avec la plus grande réussite, et un art estimable toute la théorie du toreo fondamental émaillée d'élégantes passes d'ornement » en particulier avec une passe genou en terre « d'une singulière prestance ». Une faena empreinte de cran et de qualité avec un toro « toujours bien toréé, toujours aspiré dans la muleta. » Et l'estocade ? Un chef d'œuvre. Donnée a recibir, en décomposant le mouvement, à l'endroit précis où les toros se foudroient. Deux oreilles et la queue, vuelta posthume pour Gallero « toro tombé d'un cheveu d'ange » écrira Diaz Cañabate. « Un miracle » dit Ruiz Miguel qui parle de lui à la troisième personne : « ce qu'a fait le seigneur avec Ruiz Miguel, c'est un miracle. »

Ruiz Miguel a commencé sa carrière par deux coups de poker. Le premier : il jette un jour sa gamatte de maçon et se jure de ne plus jamais la toucher. Le second : à 14 ans, il part avec un copain de San Fernando, voir un festival taurin à Cadix. 14 kilomètres à pince. Ils se sont défiés avant. Ruiz Miguel a parié qu'il allait sauter en piste. Objet du pari : le coq de combat du copain. Il n'a jamais toréé. On lui a juste dit qu'il ne fallait pas bouger et remuer la muleta qu'il tient cachée sous sa veste. Il saute au dernier toro, un novillo toréé par [Paquirri](#), donne quelques passes, la police l'embarque et sa photo est le lendemain dans le journal. L'ex torero Emilio Oliva l'engage alors pour participer à une novillada à Chiclana. C'est parti. Le coup de Séville le lance. Mais dans quoi ? Pas dans sa conception de toreo subtil avec des toros lisses mais dans le baigne des corridas du rentre dedans avec les toros du calvaire : Miura, Victorino Martin, Pablo Romero, Murteira Grave. Ruiz Miguel : « Mon désir et mon sentiment n'était pas d'être un torero de la vaillance. Je me considérais comme un grand torero de muleta avec cette étincelle des toreros du sud, andalous. On m'a enfermé dans la guerre avec les toros. J'ai du me convertir en héros, en torero du vaincre ou mourir. » Pas sans mal.

Pendant longtemps il s'est rebellé contre cette spécialisation où le système le clouait : « je pleurais, je me mettais en colère. Je n'étais pas heureux ; toréer était une souffrance. Je toréai en rechignant, je triomphais des Miuras, des Victorinos et on me les remettait l'année suivante. » Jusqu'au jour où, à Madrid le 31 mai 1973, un énorme toro remplaçant de Villagodio, un toro de 5 ans manso, infernal, aux grandes cornes et dans une faena du justement vaincre ou mourir « une des plus grandes de ma vie » change sa vision. Il en triomphe et à son hôtel, sous la douche, il comprend : « je suis sorti de la douche en pleurs, j'ai embrassé mon apoderado Paco Ortega et je lui ai dit : je sais maintenant que mon destin c'est ça, ce genre de corridas. Maintenant oui je l'accepte. J'ai fait la paix dans mon cœur, je ne vais plus lutter contre moi ; je vais seulement me battre contre le toro. ». Longtemps. Jusqu'à sa retraite en 2003. Avec son physique d'écureuil Ruiz Miguel a tenu 34 ans sous la mitraille, en paladin de la tauromachie comme guerre, lui qui la rêvait en dentelles. En paladin et en miraculé : « je me le dis dans les moments de solitude. Avec les toros que j'ai affrontés, qu'il ne me manque pas une jambe ou un bras est inexplicable. Niño de la [Capea](#) a dit un jour à la radio qu'on devrait m'envoyer aux Etats Unis pour que les scientifiques étudient mon cas. Un miracle. » Dans ses états de service, entre autres, 100 toros de Miura, 89 de Victorino Martin abattus.

En 1990, le club taurin de Vic-Fezensac lui a élevé un monument le représentant, grandeur nature, face aux arènes de la ville et triomphant d'un impressionnant toro de Victorino Martin. Légende sur le socle : « Hommage à la vérité de la fiesta brava symbolisé par le torero Francisco Ruiz Miguel » Et Gallero ? Il a chez lui sa tête naturalisée : « Je le remercie tous les jours ».

Jacques Durand